

PINAR SELEK

Parce qu'ils sont arméniens





Il y a plus d'un siècle était perpétré le génocide arménien. Une page noire de l'histoire turque, toujours controversée, toujours taboue; un drame qui hante les esprits et les cœurs de génération en génération. Pinar Selek interroge son rapport à cet épisode et à la communauté victime. Au fil des souvenirs et des rencontres, elle raconte ce que signifie se construire en récitant des slogans qui proclament la supériorité nationale, en côtoyant des camarades étrangement craintifs et silencieux, en sillonnant Istanbul où les noms arméniens ont été effacés des enseignes, en militant dans des mouvements d'extrême gauche qui ont intégré le déni.

Au-delà de la question arménienne, ce témoignage sensible, engagé, parfois autocritique, dénonce les impasses de la violence et sonde les mutations de l'engagement collectif.

Née en 1971 à Istanbul, **PINAR SELEK** est sociologue, militante féministe et pacifiste. Ses travaux et ses combats portent sur les droits des minorités et des exclus de la République turque. Accusée à tort d'un attentat qui n'a jamais eu lieu en juillet 1998, sa vie bascule dans un invraisemblable imbroglio judiciaire dont les suites se prolongent encore vingt ans après malgré quatre acquittements. Pinar Selek est exilée depuis 2011 en France, où elle poursuit sa carrière universitaire à Nice. Elle est l'auteure de deux romans, *La Maison du Bosphore* et *Azucena ou Les Fourmis zinzines*.

« Pinar Selek témoigne ici de façon crue, nue, sans pathos ni grandiloquence, de sa prise de conscience d'un drame qu'elle a appris à faire sien. » *Le Monde*

« Un itinéraire intime, personnel et engagé. » *L'Humanité*

« Elle pousse le lecteur à réfléchir sur ce que représente le vivre ensemble aujourd'hui en Turquie mais aussi en Europe. » *Ouest-France*

Pinar Selek

Parce qu'ils sont arméniens

*Traduit du turc
par Ali Terzioğlu*



Liana Levi

Avant-propos

Il était une fois, dans un village, une famille d'apiculteurs qui vivait paisiblement jusqu'au jour où leur fils d'à peine six ans attrapa l'étrange maladie du miel qui ne frappe qu'une fois tous les quarante ans. Un mal dont la médecine ne connaissait ni la cause ni le remède. Hormis le miel et l'eau, l'enfant ne touchait plus à aucune nourriture. Les remèdes conseillés par les uns et les autres ne servaient à rien et le garçonnet maigrissait de jour en jour. Ses parents l'emmenèrent de docteur en docteur, de hodja¹ en hodja, et même chez des exorciseurs. En vain. L'enfant n'avait d'yeux que pour les pots de miel.

Un jour, des voisins recommandèrent aux parents le nom d'un vieux sage. Las de frapper chaque jour à une nouvelle porte, ils conduisirent l'enfant amaigri dans la mesure de cet homme. Après les avoir longuement écoutés, ce dernier soupira et dit : « Accordez-moi dix jours et revenez me voir. Nous verrons si je peux vous aider. » Malgré l'insistance des parents, le vieux n'en dit pas davantage. Dix jours passèrent. Les parents accablés retournèrent voir le vieil homme. Celui-ci fit venir le garçon près de lui, le regarda droit dans les yeux et lui dit : « On peut manger autre chose que du miel, tu le sais, n'est-ce pas ? Il le faut. » Puis, il lui tendit un

1. Titre donné en Turquie aux érudits qui enseignent le Coran.

quignon de pain. L'enfant opina, prit le pain et le porta à sa bouche. Le jour même, il recommença à manger de tout.

Des jours plus tard, le père restait dévoré par la curiosité. Ce que ce saint homme a dit, d'autres l'ont répété mille fois. Pourquoi mon fils l'a-t-il écouté, lui ? Quel est son secret ?

Avec le miel de toute une ruche dans son baluchon, il s'en retourna frapper à la porte du sage. Après maints détours, il tenta de lui arracher quelques confidences. Le vieux sourit, le prit par le bras et le conduisit à l'arrière de la mesure. Il y avait là deux ruches. « C'est simple, dit-il. Très simple. Moi aussi, j'ai un faible pour le miel. Je n'ai jamais envie de manger autre chose. Le jour où vous m'avez emmené l'enfant, je vous ai demandé dix jours de délai et, pendant tout ce temps, je n'ai pas avalé une larve de miel pour être maître de ma parole. Cela a été dur, mais j'y suis parvenu. Lorsque j'ai parlé à ton fils, il a senti la sincérité de ma parole. C'est pour cela qu'il m'a cru. Les mots qui sortent de la bouche entrent par une oreille et ressortent par l'autre. Mais les mots du cœur vont droit au cœur. »

Ceci est l'extrait d'un conte que j'ai écrit il y a bien des années. Mais chaque fois que je reprends mon stylo, j'entends la voix du vieux sage. Elle m'empêche de rester à ma table pour écrire, me tourmente en me rappelant qu'il me faut moi aussi être maître de ma parole.

Témoigner, dire « J'ai vu, j'ai entendu, j'ai vécu » est une responsabilité. C'est avec cette responsabilité que j'écris aujourd'hui. Pour dire que j'ai touché du doigt les désastreuses séquelles présentes sur une terre mutilée par le génocide. Alors que j'ai grandi dans un milieu exempt de la maladie nationaliste,

ce n'est que très tard que je me suis confrontée à la question de l'extermination des Arméniens de Turquie en 1915. Ceci est évidemment mon affaire. Rien n'est plus précieux que de lutter pour la justice. Assise sur le banc des témoins, je ne sais pas qui est juge ou procureur, mais je prends la parole devant l'obscur mécanisme de l'Histoire.

Le témoignage d'une féministe antimilitariste qui a eu maille à partir avec l'État ne réparera sans doute aucune injustice. Mais pourra-t-il au moins en faire reculer d'autres? Quoi qu'il en soit, la lutte pour la justice n'est pas seulement une victoire ponctuelle; elle ouvre un processus de réflexion et de repositionnement. Je l'ai moi-même vécu à travers ma propre histoire. J'ai appris à accueillir avec le sourire chaque goutte d'eau qui ruisselle, chaque graine que l'on sème. Oui, témoigner est une responsabilité. Témoigner avec les mots du cœur, en étant maître de sa parole.

1
La rédaction

Sujet imposé: le génocide arménien est une imposture

Titre: Emportés par les vents, engloutis par les eaux

Nom de l'élève: xxx

Âge de l'élève: xxx

Consigne: prouver que les Arméniens d'Anatolie n'ont pas été exterminés

Établissement scolaire: école primaire xxx

Date: 10 juin 2003

Pour commencer, rappelons qu'il n'y a pas eu de massacres d'Arméniens dans notre pays. En tout cas, je ne les ai pas vus personnellement. Je n'ai jamais eu d'amis arméniens, et d'ailleurs, je n'en aurais pas voulu. Il paraît qu'ils sont très radins, c'est notre professeur qui nous l'a dit. Lui, c'est un monsieur très cultivé qui connaît beaucoup de choses. À quoi ça me servirait d'avoir un camarade qui ne me prêterait même pas son crayon ou sa gomme ?

Qui étaient les Arméniens, comment vivaient-ils, personne ne le sait vraiment. Ils étaient peut-être une sorte de Gülyabanis¹, comme nous le racontaient nos aïeux, ou d'autres créatures du même acabit. Moi, rien qu'à entendre le mot « arménien », j'ai peur. Heureusement qu'ils

1. Créatures imaginaires et malfaisantes dans les contes turcs.

n'existent pas. S'ils existaient, ils nous dévoreraient tous, d'après notre professeur d'histoire. Les Arméniens seraient tous des terroristes, et ils auraient voulu nuire à l'unité du pays. Et maintenant, ils essaieraient de monter les Turcs les uns contre les autres en prétendant qu'un génocide a eu lieu.

Notre professeur nous a expliqué que les mots ermeni et terörist ont la même racine: er¹. Et er fait penser à l'armée, nous rappelle la mort, les tueries, les massacres. Je ne parle évidemment pas de l'armée turque, les soldats turcs ne tuent jamais personne. Ils adorent les petits et respectent les personnes âgées. Alors que les Arméniens... Eux, ils s'en prendraient surtout aux enfants de notre âge. Ils les violeraient d'abord, puis ils boiraient leur sang. La nuit, je fais des cauchemars où je les vois comme des géants avec une tête énorme et un œil sur le front... Autrefois, j'avais peur des Gülyabanis, mais maintenant, je n'y crois plus. De la même façon, je ne croirai peut-être plus aux Arméniens lorsque je serai grand.

J'ai interrogé mes parents à ce sujet, mais ils ne m'ont rien dit. Mon grand-père non plus. Il s'est mis en colère quand je lui ai posé des questions: «Il n'y a pas d'Arméniens, ça n'existe pas, qui t'a raconté tout ça? Et que je n'entende plus ce mot dans ta bouche!» Alors moi, une fois cette rédaction terminée, je ne prononcerai plus ce mot.

Le village natal de ma mère appartenait aux Arméniens. C'est elle qui, un jour, a laissé échapper cette histoire. Je lui ai demandé: «Mais vous n'aviez pas peur de vivre là-bas?»

1. Ermeni signifie «Arménien» en turc, terörist «terroriste», et er «soldat».

Et si leurs fantômes vous avaient dévorés ? » J'ai eu droit à une bonne gifle. Ma mère ne me frappe jamais, parce que, justement, elle n'est pas arménienne. Mais lorsqu'on aborde ce sujet, elle s'énerve. Son grand-père aurait émigré dans ce village après un long voyage. Il paraît qu'à son arrivée, l'endroit avait été abandonné depuis longtemps, qu'il n'y avait plus aucune trace ni d'Arméniens ni de quiconque. L'histoire de ce village remonte aux Hittites. C'est écrit dans nos livres d'école. Après les Hittites, ce sont les Seldjoukides qui sont arrivés, puis les Ottomans, et en dernier, notre République.

Mais alors que sont devenus les Arméniens ?

Ils auraient tout simplement disparu, s'ils ont jamais existé bien sûr... Il y a bien quelques récits sur leur passé. On les rencontre surtout dans certaines légendes qui effrayent les enfants. Mais en grandissant, on comprend que ce ne sont que des histoires. Nous ne les avons pas massacrés, les Turcs ne feraient pas de mal à une mouche. Ils ne savent même pas manier les armes. C'est vrai, les Turcs claquent souvent : « Paix dans la patrie, paix dans le monde ! » et tendent la main aux autres. Pourquoi auraient-ils tué d'autres gens ? Les Turcs sont honnêtes, travailleurs et confiants. Heureux celui qui se dit turc¹ !

Personne ne s'exprime sur le génocide des Arméniens.

En réalité, ce sont eux qui ont tenté de nous exterminer. Ils se sont rangés du côté du diable pour détruire le pays. Avec

1. *Ne mutlu Türküm diyene!* Slogan lancé par Atatürk le 29 octobre 1933 pour le dixième anniversaire de la République. En 1972, il fut introduit dans le « serment de l'élève » récité tous les lundis après l'hymne national et tous les vendredis pour clore la semaine. Des générations d'écoliers le répétèrent jusqu'à sa suppression par le gouvernement d'Erdoğan en octobre 2013.

leurs épées, ils nous ont attaqués. Ils ont violé des femmes, en ont gardé certaines, ont vendu les autres. Nos terres ont été volées, nos propriétés confisquées. Enfants, adultes, ils nous ont tous égorgés. Ils n'ont laissé aucun Turc dans ce pays. Mais finalement, Allah les a châtiés, et d'un geste de la main, Il les a envoyés en enfer.

Comme dans les contes, un miracle s'est produit, et nous sommes revenus à la vie! Sortis de nos tombes, nous avons commencé à revivre. Un prince est venu nous réveiller par un baiser et une bonne fée a guéri nos blessures. Et depuis, ce pays paradisiaque est à nous!

Et les Arméniens alors ?

Emportés par les vents, engloutis par les eaux.

Ce récit vous a choqué ?

J'ai été indignée moi aussi quand, le 14 avril 2003, le ministre de l'Éducation nationale tenta d'imposer à tous les directeurs d'écoles primaires l'organisation de débats et la rédaction de « témoignages » prouvant que la Turquie n'avait jamais exterminé ses minorités.

On demandait aux élèves de composer sur le thème de « la révélation de la vérité contre les mensonges arméniens ». Les consignes étaient claires. La circulaire du ministère voulait interdire l'usage de suppositions telles que « les Turcs ont peut-être tué certains Arméniens » et exigeait de présenter les faits comme d'inévitables ripostes aux tueries perpétrées par ces rebelles.

Oui, c'est ainsi. Cela paraît incroyable, mais c'est vrai.

À l'époque, je n'étais plus une élève sous la coupe de ses professeurs. Je tenais une rubrique dans un

quotidien. J'ai donc profité de ce petit coin de libre expression pour écrire cette « rédaction », l'adressant à tous les lecteurs et plus particulièrement aux professeurs, anciens et nouveaux.

Déjà, je voulais suggérer une réponse à cette question : les Arméniens ont-ils été « emportés par les vents, engloutis par les eaux¹ » ?

1. Titre de l'article de Pinar Selek paru dans le quotidien *Yeni-den Özgür Gündem* le 10 juin 2003, que nous reprenons ici dans une nouvelle traduction. Sous la pression de l'opinion publique, la circulaire du 14 avril 2003 n'a finalement pas été appliquée par tous les établissements scolaires.

Une voisine étrangère

– Pourquoi vous l’appellez « madame » ?

Je me souviens encore du regard de ma mère. Étonné, un peu égaré. Malgré mon très jeune âge, je savais comme elle avait le cœur tendre. Et qu’elle ne me répondrait pas sèchement : « C’est parce que. C’est comme ça ! »

Nous étions dans sa pharmacie. Mme Nayat venait à peine d’en sortir. Elle y passait chaque jour pour faire vérifier sa tension. C’était un prétexte, évidemment. Beaucoup de monde venait là pour s’informer de ce qui se passait dans le quartier, mais aussi à Istanbul, et même dans le monde. Mme Nayat était une habituée. Ses visites matinales se terminaient presque toujours par un café.

Le silence ne dura que quelques secondes.

– Parce qu’elle est arménienne, répondit ma mère.

Parce qu’elle est arménienne... Parce qu’elle est arménienne...

Ma vie durant, cette phrase résonnerait en moi. Mais à six ans, ce qui m’intriguait était ce mot de « madame ». Je savais bien que ce n’était pas du turc. On appelle les femmes musulmanes Hanım : Ayşe Hanım, Fatma Hanım, Ayla Hanım, Pinar Hanım...

Mais pour les Arméniennes, c'était «madame». Pourtant ce n'était pas non plus un mot arménien. Ma mère m'expliqua que c'était du français.

– Est-ce que Mme Nayat parle français ?

– Je ne crois pas.

– Est-ce que les Arméniens sont des Français ?

– Ça n'a rien à voir. Ce mot est utilisé pour les Arméniennes. Et pour les Grecques.

– Pourquoi ?

– C'est comme ça depuis les Ottomans. Toutes les femmes chrétiennes, on les appelle «madame».

Bizarre.

«Madame», ça faisait étranger. Avoir une voisine que tu appelais «madame», ça voulait dire qu'elle était étrangère.

– Elles sont étrangères ?

– Non, pas du tout ! Les Arméniens étaient en Anatolie bien avant les Turcs. Mais on veut rappeler par là qu'elles ne sont pas turques.

Quelques mois plus tard, j'entrai à l'école primaire. Le matin de la rentrée, j'avais à peine franchi le portail de l'école que je découvris un immense calicot tendu sur la façade : *Heureux celui qui se dit turc !*

Mme Nayat n'était-elle donc pas heureuse ? Avec le temps, j'allais comprendre qu'en Turquie, il était difficile pour les Arméniens d'être heureux.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Nouvelle édition augmentée d'une postface de l'auteur.

Ouvrage publié avec le soutien du Collegium de Lyon

© 2014, by Pinar Selek and Éditions Liana Levi

© Éditions Liana Levi, 2015, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Parce qu'ils sont arméniens*
de Pinar Selek a été réalisée en février 2023
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : ISBN : 979-10-349-0782-3)
ISBN ePDF : 979-10-349-0784-7